

l'avertir M. de Seigneulles des assiduités compromettantes de son fils auprès de mademoiselle Laheyraud. On sait que les jeunes gentilshommes de ce temps-ci aiment à conter fleurette aux filles sans dot. . . . *Ce sont à jeux de princes* ; mais, si M. de Seigneulles n'est pas devenu complètement aveugle, il mettra ordre à des fréquentations qui scandalisent la ville et donnent une triste opinion des mœurs de la jeunesse *bien pensante*."

L'ancien garde du corps lâcha un juron qui fit trembler les vitres de la cuisine. — Où est mon fils ? cria-t-il. — Gérard était sorti après son déjeuner, et Manette pensait qu'il était allé sans doute au-devant de monsieur le chevalier. . . . Sans écouter davantage les verbeuses explications de la servante, M. de Seigneulles, encore tout enfiévré et tout poudreux, courut au logis de l'abbé Volland. Il trouva le curé sous ses charmilles, marchant d'un pas de cérémonie et lisant son bréviaire. — Savez-vous ce qui m'arrive ? commença-t-il en barrant le chemin à l'abbé.

Celui-ci regarda par-dessus ses lunettes les yeux étincelants du chevalier, sa toilette en désordre, son nez d'aigle pincé par la colère. — Le feu a pris à la Grange-Allard ? demanda-t-il à son tour.

— Sangrebleu ! Il s'agit bien de cela ! . . . Le mariage de Gérard est rompu.

Le curé essuyait les verres de ses lunettes avec une ferveur toute particulière.

— Ce n'est pas tout ! poursuivit le chevalier fumant d'indignation, monsieur mon fils s'est laissé enjôler par les Laheyraud, qui l'ont attiré chez eux et il s'est sottement amouraché de la fille, qui est une écervelée. . . .

L'abbé Volland donna une chiquenaude à d'impérceptibles duvets égarés sur sa manche. — Oui, dit-il avec un soupir, j'avais déjà eu vent de cette fâcheuse affaire, et j'ai certainement l'intention d'en parler à madame Laheyraud ; mais il faut agir discrètement et avec cette sage circonspection qui prévient le scandale.

— Peste soit de la circonspection ! grogna M. de Seigneulles, faut-il mettre des mitaines pour rabrouer deux aventurières qui portent le désordre dans les familles ? . . .

Où allons-nous, et pourquoi ne sommes-nous plus au temps où, avec une bonne lettre de cachet, on fourrait les fils désobéissants dans un donjon et les filles légères derrière les grilles d'un couvent ? . . . Mais je saurai me défendre moi et les miens, et je vais de ce pas laver la tête à ces péronnelles. . . .

— Bonté divine ! s'écria l'abbé, ne faites pas d'esclandre, mon ami ! . . . Hélène est ma filleule ; laissez-moi mener cette affaire et morigéner la jeune fille. . . . je vous promets de voir ces dames aujourd'hui, dès que j'aurai fini mon bréviaire.

M. de Seigneulles baissa la tête. Au fond, il n'était pas fâché que le curé se chargeât de la démarche. — Soit, dit-il, vous parlerez sans colère, et cela n'en vaudra que mieux. Dites bien à ces. . . personnes que je leur défends de recevoir Gérard, et que, si mon fils insiste, elles aient à lui fermer la porte au nez. . . . Du reste, je vais voir ce jeune merle, et je saurai lui rabattre le caquet.

XI

M. de Seigneulles quitta brusquement l'abbé, rentra chez lui, et, montant dans sa chambre, se mit à la fenêtre, moins pour dissiper les fumées de son courroux que pour ruminer à l'aise la mercuriale destinée au couable. La fenêtre donnait sur les jardins, et le long des

charmilles de la maison voisine le chevalier de Seigneulles aperçut une jeune fille dans la pleine fleur de beauté de ses dix-huit ans. A ses boucles blondes flottantes, il reconnut mademoiselle Laheyraud. — Voilà, pensa-t-il, la dangereuse créature qui a *embobeliné* Gérard ! — Hélène allait et venait entre les bordures de buis, inclinant le cou pour respirer une rose ou se baissant pour cueillir un brin de réséda. En dépit de sa colère, le vieux monsieur de Seigneulles subit le charme de cette grâce et de cette beauté. Il suivit du regard les souples mouvements de la jeune fille et la vit se retourner légèrement, puis s'élançant au-devant de M. Laheyraud, qui descendait l'allée, le nez plongé dans un livre. D'un geste espiègle, elle s'empara du volume qui absorbait l'attention du vieux savant et le cacha dans sa poche. Alors, posant les mains sur les épaules de son père, elle lui mit deux bons baisers sur les joues, prit son bras et marcha gaiement à son côté, lui faisant admirer les fleurs, causant avec animation et amenant de paisibles sourires sur le grave visage du vieillard. Le père et la fille semblaient s'aimer passionnément. Rien qu'à la façon dont ils se donnaient le bras, on sentait une affection chaude et tendre. Ces démonstrations câlines, cet échange de douce familiarité, firent pousser un soupir à M. de Seigneulles. Il n'était pas gâté sous ce rapport, ayant toujours inspiré plus de crainte que d'amour. Il ne put s'empêcher d'envier les marques d'affection que cette jeune fille prodiguait à son père. Oh ! s'il avait eu, lui, une bru de son choix, une bru aimante et caressante, comme il l'aurait gâtée et choyée à son tour ! . . . Cette tendresse finissait par remuer en lui je ne sais quelles fibres endormies ; mais le chevalier ne voulait pas se laisser amollir, et il referma brusquement la fenêtre. Au même moment, Gérard entra, un peu pâle, mais faisant bonne contenance.

— Ah ! vous voici enfin, Monsieur, s'écria M. de Seigneulles, dont le courroux se ralluma, j'en ai appris de belles ! . . . Veuillez m'expliquer votre conduite envers madame Grandfief et cette inconvenante rupture, à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— Je comptais vous en instruire moi-même, et je regrette d'avoir été prévenu, dit Gérard en baissant les yeux sous le regard irrité de son père ; j'ai cessé mes visites à Salvanches, parce que je n'aime pas mademoiselle Grandfief.

— Ouais ! . . . Et parce que votre cœur est pris ailleurs, n'est-ce pas ? Je sais d'avance toutes les sottises que vous allez me débiter ; mais, puisque vous aviez cette lubie en tête, pourquoi vous être rendu d'abord hypocritement à Salvanches, au risque de me faire jouer un rôle de Cassandre auprès d'une famille honorable ?

— Pardon, mon père, quand je vous ai suivi chez madame Grandfief, j'avais le cœur libre ; j'ai cru agir honnêtement en me dégageant dès que j'ai senti que j'aimais une autre personne.

— Oui, une intrigante qui vous a pris comme un oiseau à la pipée. . . . Et maintenant que comptez-vous faire ?

— Épouser mademoiselle Laheyraud après avoir obtenu votre consentement.

— Rien que cela ! . . . Et si je refuse ?

— J'attendrai.

— Vous attendrez. . . quoi ? s'écria M. de Seigneulles furieux, vos vingt-cinq ans, n'est-ce pas ? afin de me faire les sommations légales. . . Ah ça, mais est-ce que je rêve ? Il n'y a donc plus ni religion, ni famille, ni auto-